

Les camarades adresseront tout ce qui concerne l'en dehors à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent.

35 cent. pour l'étranger

bi-mensuel

4<sup>e</sup> ANNÉE, n° 61-62

Correspondance internationale: allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires... Un an: 6 fr. - Extérieur: 8 fr. 25

Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro: 18 fr. - 24 fr. 25

Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant: 0 fr. 40

Changement d'adresse: Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Étrange organisation sociale! Cette race s'est partagée en troupeaux livrés à des chefs, et l'on voit de temps en temps ces troupeaux, atteints d'une folie furieuse, se déchaîner les uns contre les autres, obéir au signal d'une poignée de malfaiteurs sanguinaires, qui vivent à leurs dépens, et l'hydre infâme de la guerre moissonner les victimes, qui tombent comme les épis mûrs sur les campagnes ensanglantées: Quarante millions d'hommes sont égorgés régulièrement chaque siècle pour maintenir le partage microscopique du petit globe en plusieurs fourmillières!... Camille FLAMMARION.

Voir à la 5<sup>me</sup> page les détails concernant notre balade du quatorze juillet aux environs de Paris.

Le Faiseur de Songes

Je suis un Faiseur de Songes. Je rêve à des choses qui n'ont pas de réalité, à des états d'esprit qui n'existent pas, à des relations entre humains dont il n'y a pas d'exemple. Je vis le plus souvent dans une sphère toute différente de celle où je me meurs; j'éprouve le sentiment très net que le milieu social n'est pas mon milieu, que ses constituants ne sont pas des « miens »: je ne m'y sens pas en famille. Ma seule ressource, mon grand, mon unique réconfort, c'est de m'éloigner, de m'abstraire de mon environnement et d'imaginer des mondes étranges, des planètes extraordinaires, peuplés par des êtres à mentalité autre que celle des terriens...

Je suis un Faiseur de Songes. Je rêve de mondes où la conquête de l'argent ne serait pas le moteur dominant de l'humaine activité, où la puissance et l'influence appartiendraient aux « plus dignes », c'est-à-dire à ceux qui s'afficheraient davantage sous leurs véritables couleurs, sans alliance, sans masque, sans fard, dans tout ce qu'ils entreprendraient, dans tout ce qu'ils expérimenteraient. Je rêve de mondes où chacun de ceux qui les peupleraient s'exposerait sans son jour véritable. Oh ne plus avoir à se contraindre, à se déguiser, à se masquer, ne plus appréhender ou redouter de perdre l'appréciation ou l'affection de celui-ci ou de celui-là, de celle-ci ou de celle-là, parce qu'ils auront appris à me connaître tel que je suis. Pouvoir être soi-même, toujours et sans cesse, sachant qu'on m'évaluera d'autant plus que je me montrerai moi-même davantage, dans mes paroles, dans mes gestes, dans mes projets, avec mes ombres et mes clartés, avec mes lueurs et mes ténèbres, moi-même, actionné par mon déterminisme particulier: moi-même, mon point un reflet ni une réplique.

Je suis un Faiseur de Songes. Je rêve de mondes où on ignorerait la contrainte, où le mouchard et le gendarme, la prison et le juge seraient impossibles, où on ne connaîtrait ni la force de la brutalité ni la brutalité de la force. De mondes dont les habitants possèderaient assez de bon sens, assez de vouloir, assez d'énergie, pour bannir des milieux qu'ils édifieraient de leurs mains le recours à l'autorité et la menace du châtiment. Je rêve de mondes gravitant quelque part dans l'univers où il serait impossible que l'idée vienne à quelqu'un, quel que soit son génie, sa force ou son habileté, d'empêcher autrui de se conduire comme il lui semblerait bon, dès lors qu'il n'engagerait que soi-même. Je rêve de mondes inédits où ne germerait dans aucun cerveau la pensée ou le dessin d'imposer à quelqu'un une quelconque opinion, d'englober quelqu'un malgré soi dans une agglomération qu'il n'aurait pas choisie, d'obliger quelqu'un à subir les conséquences d'un contrat social, dont il n'aurait d'écrit ou posé ni les clauses ni les conditions.

Mais suis-je l'unique Faiseur de Songes qui soit au monde? Je suis l'ennemi des maîtres et j'entends s'élever de toutes parts les lamentations des esclaves. Je proclame mon horreur de la violence et n'importe où je me trouve j'entends geindre et murmurer des qu'on force un être humain à accomplir quelque chose qui n'est pas de son goût. Je rêve de mondes d'où auraient disparu les préjugés et la souffrance — tout au moins la souffrance évitable — et je vois les hommes se démontrer, se persuader les uns aux autres que la vie leur est un lourd, un insupportable fardeau. Je rêve de mondes nouveaux où ce ne serait pas la richesse qui distinguerait l'individu ni ce qu'il paraît, mais ce qu'il est et ce qu'il fait, et de tous côtés j'entends débattre contre la richesse et déclarer contre la tartufferie. Je ne suis pas l'unique Faiseur de Songes. E. ARMAND.

Anarchisme et Révolutionnarisme

« L'homme est la matière qui prend conscience d'elle-même » a dit je ne sais quel auteur et comme je ne vois rien d'imprécis dans cette définition on me permettra de la prendre comme point de départ d'une thèse toujours discutable, tant en ses origines qu'en ses déductions.

Que pourrait être, en effet, le type humain — une fois rejetée l'hypothèse d'une création, sinon un produit de transformisme universel, c'est-à-dire une forme de la substance?

Mais si je me sépare de l'auteur précité, c'est quand il affirme, dans la seconde partie de sa définition, que cette matière est consciente d'elle-même et qu'il établit cette définition comme caractéristique de l'espèce humaine.

Ce n'est pas que j'entende répondre à une affirmation par une autre affirmation, mais la conscience de mes contemporains n'étant pas chose démontrée pour moi, j'entreprends de discuter ce qui ne me paraît pas confirmé absolument par les faits.

Il est très discutabile que certains hommes soient parvenus à une méthode de vie ou au moins à une conception qui nous paraît ignorée des autres espèces animales; il est bon de signaler que nous ignorons tout ou presque tout des conceptions qui peuvent exister chez les individus d'autres espèces. Qui nous permettra de nier qu'un insecte quelconque ne puisse, autant que notre auteur, décorer ses semblables du titre si flatteur de matière consciente?

Tenons-nous en donc à cette première et catégorique définition: L'homme est la matière en évolution.

Que cette substance soit prédisposée, par le développement de ses substances nerveuses, à exercer sur le milieu où elle vit une grande influence; qu'elle soit mieux douée pour réagir avec une force plus grande ou s'adapter avec un moindre degré de diminution de soi-même, c'est une chose indéniable.

Ce qu'il ne faut pas croire, c'est que la matière sous la forme humaine soit plus consciente que la matière sous une autre forme quelconque. Selon mon avis, elle est simplement prédisposée à l'être et encore d'une manière relative.

Nous savons en effet que si la substance en ses multiples manifestations se combine en des formes toujours nouvelles, les formes acquises tendent, en vertu d'une propriété appelée hérédité, à se conserver dans le milieu et à se reproduire indéfiniment ou presque, tant que ledit milieu ne se modifie pas.

L'homme n'est qu'une des formes de la substance et n'a pas échappé à la règle commune.

S'adaptant et se développant selon les milieux et les circonstances, il se présente aujourd'hui à notre examen avec une telle diversité de vie, que sans une anatomie identique et toujours comparable, il nous serait permis de croire que l'espèce humaine se subdivise en catégories distinctes.

Mais la forme ayant conservé sous ses différents aspects un ensemble de caractères communs, l'anthropologie — ou étude de l'homme — s'est contentée de dresser, selon des règles conventionnelles et modifiables, les hommes en races différentes.

Empressons-nous de dire, en outre, que si au sein de la même race existent des différences très grandes entre individus proches les uns des autres par le langage, les coutumes, les conceptions, nous voyons par contre des individus de races diverses présenter une telle conformité de faits et de gestes que nous pouvons dire, sans guère nous risquer, que petit à petit, par l'échange des connaissances acquises et par les relations communes, les différences s'effaceront insensiblement, si bien qu'un jour l'espèce humaine finira par ignorer les querelles intestines, en même temps qu'elle conservera en divers lieux des habitudes dissemblables.

Ceci dit, si nous considérons l'évolution des individus dans une même race, nous nous trouvons à nouveau en face de différences profondes non pas à cause de la constitution du milieu — attendu qu'ici les conditions de vie sont presque les mêmes — mais à cause des tendances individuelles que définissent mal et expliquent difficilement nos connaissances actuelles des phénomènes si complexes de l'hérédité.

C'est ainsi que dans une même ville, dans une même bourgade, nous voyons des hommes — c'est-à-dire des êtres qui présentent les mêmes caractères biologiques — accomplir des actes absolument contradictoires bien que visant prétendument à une même fin, la recherche du développement de leur individualité.

Je ne sous-entends point la nécessité d'excuser des gestes exactement semblables — ce qui me paraît impossible —

mais on ne peut s'empêcher de demeurer surpris en présence des contradictions quotidiennes que présente à l'observateur l'existence de la grande majorité de nos contemporains.

Avec des tendances générales, semblables, des moyens identiques, il me paraît logique que les actes par lesquels les hommes se manifestent, aient entre eux une certaine analogie. Or, c'est ce qui n'est pas.

En général et sans remonter aux causes, variables à l'infini, nous pouvons présenter à l'étude et à la critique de tous les principes divergences que manifestent les hommes parmi lesquels nous vivons.

Ensuite et sous de multiples aspects, nous voyons les individus, quels qu'ils soient, chercher le bonheur ou ce qu'ils imaginent être le bonheur, et cela sans chercher à le définir bien exactement et à lui donner une base solide (1).

Le bonheur ne peut consister, je crois, que dans la satisfaction normale de nos besoins normaux.

J'écris « de nos besoins normaux » parce que, comme je l'ai précédemment indiqué, nos organes présentent une ressemblance biologique indéniable, et il est difficile de justifier des pratiques dont la satisfaction impliquerait une négation absolue de cette similitude.

Et si j'ajoute « satisfaction normale », c'est parce qu'on a reconnu que de l'importance plus ou moins grande qu'on donne au fonctionnement des organes, il peut en résulter, par atrophie ou hypertrophie, une modification périlleuse pour l'équilibre de l'individu (2).

Cette conception qui n'est pas personnelle m'oblige à étudier mon individu, à prendre connaissance de tout ce qui est en dehors de moi, à étudier les relations entre mon moi et ce qui n'est pas mon moi. En un mot il m'a été indispensable de me créer une morale, c'est-à-dire une ligne de conduite selon laquelle je pourrais orienter l'ensemble de mes actes, de ma vie.

Par les connaissances que j'ai pu acquérir, je suis actuellement déterminé à penser qu'il y aurait avantage pour le développement de mon individu à établir, ou du moins à préconiser un Milieu basé non sur la compétence, mais sur la « camaraderie », c'est-à-dire sur l'aide mutuelle entre les individus qui composent l'espèce.

Si, par l'étude de la sociologie, je cherche les causes des divergences profondes qui séparent les hommes, je vois comme facteur principal, pour ne pas dire unique: l'ignorance.

Je sais que cette ignorance est certainement prolongée par les conditions économiques et qu'il est difficile d'éduquer des milieux aussi réfractaires, par fonction et par hérédité, que ceux qualifiés de bourgeois.

Mais est-ce une raison pour rejeter l'éducation? Et les centres ouvriers ne nous offrent-ils pas eux-mêmes, et pour les mêmes raisons, un champ de propagande également difficile?

Pour qui connaît le mécanisme cérébral, si compliqué, si fragile, si malléable, si apte à être faussé, le problème social est impossible à solutionner sans l'éducation des individus encore influencés par les caractères légués par une hérédité défectueuse.

C'est sur ce point-là que, consciemment ou non, les révolutionnaires — et j'appelle révolutionnaires tous ceux qui préconisent d'une façon quelconque une transformation sociale par la violence — se séparent des anarchistes, autrement dit des individualistes conscients.

Ces derniers s'adressent à l'individu, s'efforçant de faire de lui un être en réaction contre tout ce qui le diminue; les révolutionnaires s'adressent aux collectivités et luttent contre des formes sociales qu'ils jugent mauvaises, oubliant de remonter aux causes.

Les anarchistes raisonnent leurs gestes, mettant, autant qu'il leur est possible, leurs connaissances en pratique: ils éduquent parce qu'ils savent que les mouvements de rébellion collective n'ont jamais produit que des changements superficiels.

Les révolutionnaires, impulsifs et sentimentaux par excellence, trouvant l'évolution trop lente et procédant par sauts, trébuchant avec fréquence sur le chemin de leur généreux enthousiasme.

L'anarchiste se rend compte de la transformation lente mais certaine des mentalités. Il propage les connaissances qu'il croit utiles au développement de tous; il critique les individus dans tous leurs actes, non par haine, mais avec le désir de les voir orienter leur vie dans un sens qu'ils croient plus logique.

Le révolutionnaire rêve barricades et homicides, et pense réaliser son rêve avec la collaboration de la masse igno-

En guise d'épilogue

Je voudrais bien croire au Progrès, accepter que l'humain moral du 20<sup>e</sup> siècle soit en progrès sur les préhistoriques de 3<sup>e</sup> 60 qu'on a déterrés l'autre jour au Mexique. Mais la fatalité (?) veut que chaque fois que je suis sur le point d'acquiescer à la théorie du Progrès, un événement survient qui met à néant toute ma bonne volonté. Tous nos lecteurs ont entendu parler de l'exécution toute récente, à Sofia, du révolutionnaire Marko Friedmann et de ses deux compagnons. Des journaux de l'étranger que j'ai sous les yeux, il appert que, dès la première heure, affluèrent de toutes parts, sur le lieu de l'exécution, automobiles et coups dont les occupants étaient munis de lunettes et d'appareils photographiques. Une rangée d'opérateurs se tenait alignée, tournant les péripéties du drame. Une fois Friedmann pendu, les trois bourreaux se jetèrent sur son manteau et s'en disputèrent la possession. Puis l'un des bourreaux, d'une main saisit par les cheveux le corps du révolutionnaire et tendit l'autre main aux spectateurs pour leur mentir une aumône. La corde qui avait servi à pendre les trois victimes fut débitée par morceaux et vendue aux dames et aux messieurs venus pour assister à l'exécution. Il se peut que les préhistoriques de 3<sup>e</sup> 60 dont j'ai parlé exécutassent la danse du scalp autour de leurs victimes, mais ils ne connaissaient sans doute ni l'automobile, ni la photographie, ni le cinéma, et eussent-ils connus, qu'ils se fussent conduits comme de vulgaires Sofiates... Croyez au progrès si le cœur vous en dit; moi je demeure sceptique. QUI CE.

rante, qui continue à être maintenue sous la suggestion perpétuelle des tribuns et des bateleurs.

Ici encore, je ne veux pas laisser place à une interprétation erronée et je désire être compris: j'aime la vie et je ne demande pas aux individus de quelle façon ils réglent la leur actuellement; tout ce que je leur demande, c'est qu'ils ne me molestent pas par des faits contraires à la camaraderie.

Je vois des hommes contraints par les conditions économiques à « rompre » le contrat social; je ne pourrais leur reprocher leur intention de s'en libérer.

J'aperçois des individus en état de légitime défense et je ne crois pas inutile de démontrer ici que j'admets leur révolte contre tout ce qui tend à les détruire. Parce que l'instinct de conservation ne se manifeste pas seulement par une adaptation plus ou moins complète, mais aussi et surtout par une réaction continuelle de l'individu contre le milieu.

Mais je ne peux considérer la révolution comme la convoitise des révolutionnaires; du fait que j'aperçois des individus qui souffrent, luttent et disparaissent, je crois qu'elle se perpétue avec des recrudescences intermittentes.

Je ne puis non plus la considérer comme une nécessité indispensable à l'organisation du bonheur, parce que je ne pense pas que face aux connaissances scientifiques accumulées, les hommes soient assez fous pour s'entre-détruire à perpétuité. Enfin, je la vois mal comme finalité d'une évolution qui durera certainement autant que l'espèce.

Avant rencontré dans toutes les classes et dans tous les milieux des êtres en voie d'évolution — ce qui est naturel — je n'ai jamais cru devoir me spécialiser et cristalliser ma propagande sous une forme ou sous une autre. Si l'ouvrier souffre physiquement davantage, ce qui le rend d'autant plus apte à la révolte, l'individu qualifié bourgeois — de par les connaissances générales qu'il possède — peut aussi venir de notre côté!

Inutile de dire qu'en tant qu'anarchiste je suis disposé à modifier ma manière de voir si on peut me démontrer que je me trompe. Mais je crois devoir ajouter que je ne saurais me soumettre aux « arguments » de ceux qui veulent, sans discussion, la disparition de mon individu ou la diminution de ses manifestations.

Ce ne sont ni les menaces ni les injures qui modifieront ma manière de voir et d'être; je suis déterminé à réagir parce que je veux vivre et ma raison ne pourra se soumettre qu'à une autre raison qui me paraîtra meilleure.

Que tous cherchent la « conclusion ». A. MALAY.

(1) On peut me répondre que le bonheur pour l'un n'est pas le bonheur pour l'autre. Pour éviter toute critique superflue, je crois nécessaire de préciser immédiatement que ma définition du bonheur est une généralité, qu'elle tient compte de tous les tempéraments et ne laisse de côté que les cas reconnus pathologiques, cas qu'il importe de modifier et de guérir, non de satisfaire.

(2) Je dois bien préciser ce point: je ne dis pas que soit nécessaire une conformité absolue entre les actes des individus, mais il y a des généralités qui s'imposent cependant d'une façon presque absolue: il est reconnu que le poumon a besoin d'oxygène; pourquoi lui fournir autre chose? Il est démontré que la peau respire; pourquoi empêcher par un oubli d'hygiène, une fonction aussi importante?

Croquignoles

Quand Mussolini battait la purée...

A la fin de 1910 ou au commencement de 1911 — la date m'échappe — deux anarchistes russes, deux « réfractaires économiques » — furent assignés par une armée de policiers et de soldats dans le quartier de Houndsditch, Est de Londres. Ils leur résistèrent vaillamment et périrent dans les flammes de la maison incendiée par les défenseurs de l'ordre. Cet événement suggéra au signor Mussolini les commentaires suivants, qu'on peut trouver dans la revue Pagine libere, de Lugano, n° 1, année V.

« Non, la tragédie de Londres ne peut se mesurer que le système métrique décimal de la morale courante. Les hommes qui ont été carbonisés dans la maison de Sydney street étaient-ils des criminels? Non. Ils ne peuvent se confondre avec la brute qui paraît en cour d'assises, convaincue d'avoir — dans un moment de délire alcoolique — planté son couteau dans le ventre de son camarade d'assommoir. Étaient-ils des voleurs? Non plus... Ils ne volaient pas pour jouir, pour faire la noce, pour faire la fête. Ils allaient sordidement vêtus. Ils dormaient dans un galetas sis dans un des plus misérables quartiers de la métropole. « Anarchistes donc? Oui, anarchistes, mais dans le sens classique du mot. Haïssant le travail, parce que le travail physique — et qu'on ait le courage de le proclamer une fois pour toutes — abrutit et n'ennoblit pas l'individu, haïssant la propriété qui scelle les différences entre individus, haïssant la vie, mais surtout haïssant, négateurs, destructeurs de la société. L'apocalypse social!... »

« L'anarchisme adapté aux masses perd tout son héroïsme grandiose car la masse, foule ou armée, est chose vile. Seuls ces violents sublimes, qui meurent par delà le bien et le mal, peuvent s'appeler anarchistes. »

« La bataille de Londres, cet événement nouveau dans la grisaille des journaux anglais, ce drame shakespearien est gros d'avertissements des plus éloquentes. »

« Il est bien que les couches supérieures de la société, composées d'hommes et de femmes, qui ont atteint le quid-medium de la félicité matérielle, soient avisées que de temps en temps il se prépare dans le sous-sol des explosions volcaniques. C'est une salutaire secousse nerveuse, c'est un rappel hâtif avec la voix de la dynamite. »

« Ces volontaires de la destruction — si éloignés de nous par la vie et par la mort — sont-ils les derniers violents du vieux monde ou les premiers du nouveau? (Benito Mussolini) ». CANDIDE.

« De Cuniculis »

UNE ALLÉGORIE

Il y avait une fois une île pleine de lapins. Peu importe comment ils s'y trouvaient. L'île en était surpeuplée. Chaque couple avait plusieurs portées dans son année, mais comme la nourriture qu'ils pouvaient se procurer sur le territoire de l'île était limitée en quantité, ils mouraient aussi rapidement qu'ils avaient vu le jour. Avec le temps, ils étaient parvenus à édifier une espèce de civilisation rudimentaire, ce qui avait rendu un peu plus difficile de se rendre compte exactement des effets de leur fécondité. Cependant, le nombre de ceux d'entre eux qui mouraient directement et surtout indirectement de faim égalait à peu près le chiffre de ceux qui naissaient, car leurs moyens de se procurer de la nourriture s'améliorait très peu, en comparaison.

L'accroissement de la population lapine était tenu en échec par la mort par inanition — par la mortalité infantile — par la nourriture insuffisante — par les maladies — par les vices dérivant de la misère et du désespoir — par les batailles. L'île aux lapins était partagée en effet, en garennes, colorées différemment sur les cartes, et ils cultivaient l'orgueil de leurs garennes comme une vertu. Les habitants de chaque garenne s'efforçaient toujours d'étendre celle où ils avaient vu le jour au détriment de leurs voisins, d'où des conflits qui causaient d'innombrables trépas. Ils vivaient de courtes et misérables vies, ils sentaient bien que « quelque chose n'allait pas », mais ne possédant que des cervelles de lapins, ils ignoraient ce dont il s'agissait.

Les prétres vinrent qui dirent: « Vous nous donnez le pouvoir et la nourriture et nous exerçons une surveillance sur vous, car nous savons tout ce qui concerne Dieu. Nous l'avons créé à votre image. C'est un gros lapin et il aime les lapins, de sorte qu'il vous faut croire et vous multiplier aussi vite et aussi fort que vous pourrez. Il aime tant les lapins qu'il octroie d'éternelles punitions à la plupart d'entre eux — sauf bien entendu à ceux qui se prosternent devant nous, croient en ce que nous leur disons et obéissent à leurs maîtres et pasteurs spirituels ». Étant donné leurs cerveaux de lapins, ils donnèrent le pouvoir à leurs prétres: dès leur plus tendre enfance, leurs cerveaux furent empaquetés et, des milliers d'années durant, ils furent maintenus dans les ténèbres et le dénuement intellectuels.

Lorsqu'un Roi était appelé au gouvernement d'une garenne par les lapins les plus influents, les lapins ordinaires n'avaient pas un mot à dire. Les Rois volaient, assassinaient, opprimaient, menaient leurs garennes à la boucherie. On appelait histoire l'accomplissement de leurs sordides et méprisables ambitions.

Le politicien vint qui dit: « Donnez-moi le pouvoir et de quoi manger; nous discuterons et nous flatterons vos plus absurdes préjugés; vous nous écouteriez, vous nous lirez et, en échange, nous vous nourrirons et vous procurerons tout ce dont vous pouvez avoir besoin ». Et les lapins donnèrent le pouvoir aux politiciens qui avaient des mentalités de lapins, de langues de vipère et un esprit de mensonge qu'ignoraient même les plus inférieurs des animaux.

Le Militariste vint et dit: « Notre garenne est riche, c'est entendu, mais la garenne bleue, à côté, l'est aussi. Attaquons-la et nous nous en emparerons; et nous serons deux





